

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 46

Artikel: Les fagots
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225507>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 28.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de taverne au sous-sol, mais deux salles, l'une à l'est et l'autre à l'ouest. A la place de l'horloge, on construisit des chambres dont nous voyons les trois fenêtres au midi. L'immeuble y perdit quant à l'esthétique. Plus de flèche s'élevant vers le ciel, plus de tinte argenté, mais en revanche de la place pour quelques Anglais de plus.

(A suivre.)

L. Mogeon.

Enseignement primaire. — Margot revient de sa première journée à l'école.

— Eh ! bien, ma petite, lui demande sa mère, qu'as-tu appris à l'école aujourd'hui ?

— Oh ! pas grand'chose, de lui répondre Margot, il va falloir que j'y retourne...

Intégrité. — Le petit Jean-Paul court, dans le jardin de la villa, après le beau jeune homme qui vient d'embrasser sa sœur sous la tonnelle.

— Je vous ai vus, dit-il simplement.

— Chut, tais-toi, fait le visiteur. Tiens, voilà deux francs.

Mais l'enfant fouille dans sa poche et en tire, après trois bille, une toupie et de la ficelle, un franc.

— Tenez, dit-il, voilà votre monnaie. Je n'ai pris qu'un franc aux trois autres.

A MALIN, MALIN ET DEMI

TROIS braves citoyens du Gros-de-Vaud s'étaient entendus pour s'accorder une dizaine de jours de vacances, une fois les gros travaux terminés, pour visiter ce Paris dont rêvent tous ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de s'y rendre. Le projet fut tenu secret jusqu'à la dernière heure, afin d'éviter que leurs épouses ne leur demandent d'être de la partie.

— Pour avoir du plaisir, il nous faut faire ça en garçons, avait dit Sami, l'aubergiste.

Les deux autres se déclarèrent d'accord, tout contents qu'ils étaient d'être débarrassés de leurs femmes, un peu « piornes », pour dire la vérité.

La veille du départ, le trio s'était réuni chez Sami pour discuter des derniers préparatifs. Aller à Paris, c'est pas comme quand on va à la foire d'Echallens, n'est-ce pas ? Les passeports étaient en règle et chacun s'était arrangé pour avoir le portefeuille muni du nécessaire, même un peu plus. Les épouses avaient, bien à contre-cœur, préparé les valises, dans le secret espoir que leurs seigneurs et maîtres leur rapporteraient un petit souvenir de cette ville de plaisirs et de perditions. Bref, nos trois gaillards étaient « fin prêts » pour le grand voyage.

Sami, homme pratique, fit encore quelques recommandations indispensables à ses deux compagnons :

— Premièrement, n'oubliez pas de prendre chacun une toupette de kirsch. Quand on est hors de chez soi, avec cette cuisine parisienne, on peut avoir de ces malaises qui sont rudement embêtants, suivant où on se trouve. Alors, vite un petit verre et ça passe. A la douane, suivons les conseils de Favéy et Grognuz : on leur dit que c'est de l'eau de cerises. Les gabelous qui n'y connaissent rien, croient que c'est de l'eau, et comme l'eau ne paie pas, ni vu ni connu, c'est réglé. Bien entendu, chacun apporte sa bouteille de vin et du saucisson, pour ne pas tomber en douves, en cours de route. Le train, ça creuse, vous verrez.

Le voyage se passa sans incident notable. Les victuailles et surtout le « clair » avaient aidé à faire passer le temps. Arrivés à destination, nos trois voyageurs prirent possession de leur logement, retenu d'avance, firent un brin de toilette et allaient sortir pour souper. D'un commun accord, Sami devait fonctionner comme guide et caissier principal. Chacun lui avait versé une avance, quitte à lui de régler partout les dépenses de la communauté. Au moment de sortir de l'hôtel, Sami leur fit une dernière recommandation :

— Vous savez, Paris, c'est plein de traque-nards de toutes sortes et de mauvais gueux. Ça fait que... si j'ai un conseil à vous donner, mettez votre « alliance » dans la poche de gilet. C'est plus sûr et puis... personne n'a besoin de

savoir qu'on est marié, pas vrai ? C'est déjà bien assez de l'être quand on est à la maison.

Après avoir déambulé pendant une bonne demi-heure le long des grands boulevards, Auguste, beau-frère de Sami, dit d'un ton où perçait la mauvaise humeur :

— Dis-voir, Sami ! Je commence à sentir l'estomac dans les talons, depuis le temps qu'on se « royaume » par là. Je ne fais pas un pas de plus. Si d'ici cinq minutes, tu ne nous fournis pas à manger, on te révoque comme caissier. Tu nous rembourses nos petits sous et on va chacun pour son compte.

Devant cette menace catégorique, Sami se décida enfin pour un restaurant qui lui paraissait convenable et où presque toutes les tables étaient occupées. Il finit par en dénicher une et l'on prit place. Or, dès son entrée, le trio vaudois avait été repéré par le garçon qui desservait le secteur.

« Voilà des provinciaux dont il y aura moyen de tirer quelque chose ! Allons-y doucement, se dit-il, en s'avançant ».

— Ces messieurs désirent dîner, je suppose ?

— Pas précisément, fit François, le municipal, qui n'avait pas ouvert la bouche, jusque-là. On a pris la moindre des choses dans le train. Alors, vous comprenez, on voudrait plutôt souper.

Le garçon riait en dedans, mais, avec le plus grand sérieux, répliqua :

— C'est comme ces messieurs désirent. Voici la carte pour le souper. Veuillez composer vous-mêmes le menu, chacun selon ses goûts. Je suis à vos ordres.

Quoique passablement embarrassés, mais ne voulant pas en avoir l'air, entre les trois, ils finirent par combiner un menu plutôt méli-mélo, mais en tout cas copieux, auquel ils firent largement honneur.

Au début du repas, le garçon, muni de la carte, les interrogea :

— Et comme vin, que puis-je servir à ces messieurs ? Peut-être un Sauterne, cuvée réservée, pour le poisson, puis un Pommard soigné, puis un Chambertin authentique, pour finir ?

Devant cette énumération plutôt tentante, Sami sentit une poussée de malice lui monter au cerveau.

— Une minute, garçon ! On va en discuter.

— Et, se penchant vers ses compagnons, il leur glissa à voix basse :

— Ecoutez-voir ! Je veux faire « marcher » ce garçon. Ne dites rien et surtout, restez sérieux. Vous rirez après.

De son air le plus solennel, il appela le garçon :

— Dites voir, mon ami ! Pour ces vins « d'es-trà », on verra après. Pour commencer, donnez-nous voir une bouteille de « Gollion » sur lies !

Or, le garçon ne broncha pas. Avec un sourire des plus avenants, il s'inclina.

— Très bien, messieurs ! A votre service !

Sami, qui avait escompté d'avance l'air ahuri du garçon, restait bouche bée, en constatant que sa demande saugrenue n'avait produit aucun effet. Et voilà qu'après trois minutes, le garçon revint, avec un air profondément désolé :

— Je regrette infiniment, messieurs. Malheureusement, on vient de servir la dernière bouteille de « Gollion ». Mais il reste de l'« Aclens », tout aussi bon.

Sami, tout d'abord estomaqué par la réponse inattendue du garçon, partit d'un bon éclat de rire et ses deux compagnons, ayant saisi la malicieuse réplique si bien servie à Sami, en firent autant ; de bon cœur.

Le repas se termina dans une gaité qui alla crescendo, grâce surtout aux flacons poudreux qui aidèrent à arroser l'excellent menu. « Souper » qui, à Paris, était un dîner, fut même le meilleur souvenir que nos trois Vaudois gardèrent de leur séjour dans la capitale de la France.

Le malicieux garçon du restaurant parisien était — on l'a deviné — un bon Vaudois, originaire de Cossonay. S'étant aperçu que ses compatriotes avaient essayé de se payer sa tête en demandant du « Gollion », il avait pris gentiment et surtout spirituellement sa revanche. Il avait du reste des raisons de ne pas leur en vou-

loir, car ce joyeux trio se montra fort généreux envers celui qui avait si bien « bouché un coin » à Sami et qui, par sa riposte inattendue, leur avait fait passer un moment de franche gaité.

F. Woelfli.

LES FAGOTS

L Petit matin sale et glacé engourdisait les choses et les gens. Le garçon laitier, mal éveillé, manipulait gauchement les « boilles » lourdes et sonores... le raquement bref d'un store de magasin annonçait que la tragi-comédie quotidienne continuait par la représentation d'un acte, nouveau dans les détails, mais le même, désespérément, dans son fond.

Comme il le faisait chaque jour, à pareille heure, M. Martin referma précautionneusement la porte de son appartement pour ne pas réveiller sa femme. Arrivé sur le trottoir, saisi par le petit vent mordant, il releva le col de son manteau, alluma un cigare et pressa le pas.

C'était jour de marché. C'est pourquoi M. Martin ne suivit pas son trajet habituel qui le menait directement à son bureau. Il fit un crochet par la Solitude, s'engagea sous le Tunnel et déboucha sur la place.

Les paysans, levés tôt, rangeaient leurs chars, formaient une double haie et attendaient les clients. A quelques pas, les chevaux chaudement couverts, fouillaient des naseaux, le fond du sac à avoine en s'aidant du sabot. Les paysans, mains dans les poches, claquaient des talons, parlaient par petits groupes, et par instant leurs blouses bleues se gonflaient sur leurs dos...

M. Martin s'approcha. On le connaissait bien, sur la place du Tunnel, parce qu'il était resté fidèle à ses vieilles amitiés. Avant de venir à la ville, il avait passé toute son enfance et son adolescence à Froideville ; et il en gardait un si chaud souvenir qu'il ne pouvait s'empêcher de maintenir le contact avec ceux qui venaient de là-haut. Il aimait s'entendre raconter les derniers potins du village, il s'intéressait à la qualité des récoltes, commentait avec sérieux les promesses des moissons futures. Et plus d'un de ces compagnards lui demandait son avis sur des soins à donner au bétail ou sur les décisions prochaines du Grand Conseil.

On l'accueillit la main tendue :

— Salut, Henri, comment vas-tu ?

— Ça va, ça va, tout doucement...

— Et ces rhumatismes, ça te « brigande » toujours ?

— Ma foi, que veux-tu, on se fait vieux...

Et, avisant les chars de fagots :

— Et les affaires, ça va toujours ?

— Oh ! bien, tout calmement. On verra ce que ça donnera !

M. Martin s'enquit du prix :

— Combien les fais-tu ?

— Oh ! je les laisse à quarante, et puis du bon bois, tu n'as qu'à voir. C'est juste si on en retire sa peine ! Et puis, je devrai encore les baisser, ces gens de la ville n'ont aucune idée du mal que ça donne, du temps qu'il faut y mettre...

— Ah ! je te comprends, Louis... Mais ne les baisse pas, tu y perdrais vraiment trop...

M. Martin sembla réfléchir, enfin il dit :

— Ecoute, mon vieux, si tu ne les vends pas à quarante, amène-les moi, je saurai toujours qu'en faire !

Et M. Martin passa à un autre char, où un semblable dialogue se répéta et M. Martin serra plusieurs mains sur ces mots :

— Ne les baisse pas ! Tu aurais tort. Si tu ne trouves pas amateur, porte-les chez moi ! Ce serait tout de même dommage de remonter de la marchandise comme ça.

Puis M. Martin s'en fut à son bureau... et ne pensa plus ni à ses amis ni à leurs fagots. Les heures se traînaient lentement dans le brouillard. Enfin ce fut midi. M. Martin suspendit sa blouse derrière la porte de son bureau, salua son collègue, déclina l'offre qu'il lui faisait d'aller prendre l'apéritif. M. Martin était bon époux et il tenait beaucoup à sa réputation. Le dîner servi à midi et quart ne devait pas attendre, et

il n'attendait pas, sauf une fois par année, au nouvel-an, où c'était de tradition de boire le vermouth offert par le chef.

M. Martin, perdu dans ses pensées, suivait son chemin, automatiquement, contournait une rue, prenait à gauche, à droite, traversait la chaussée, se trouva devant sa maison.

Il crut, tout d'abord, qu'il s'agissait d'un déménagement : trois ou quatre chars étaient là, rangés au bord du trottoir. Il faillit se heurter à un tas de fagots qui barraient son chemin. Il releva la tête en maugréant... Alors, il aperçut ses vieux amis de Froideville, occupés à décharger le dernier char, ils lui crièrent :

— Voilà les fagots, Henri, on a suivi ton conseil !

Et M. Martin fut encore bien obligé de leur offrir un verre !!!
Benj. Guex.

Il ménage ses forces. — L'adjudant a donné ordre au soldat Laparresse de graisser les roues de sa voiture. Peu d'instant après, l'adjudant revient et trouve Laparresse tranquillement assis sur un banc, la pipe à la bouche.

— Eh ! bien, et ce graissage ? Tu ne l'as pas encore commencé ?

— Il est au contraire terminé, mon adjudant.

— Terminé ? déjà Tu plaisantes... Comment veux-tu en quelques minutes avoir graissé les quatre roues ?

— Les quatre, non, impossible. Mais c'était bien inutile de se donner cette peine.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— J'ai graissé les deux de devant... Celles de derrière sont bien obligées de suivre !



EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME !...

Accablé sous le poids de cette question directe, Martaud détourna la tête. En hâte, sûr de la victoire, les traits tendus de volonté, le regard rivé sur le syndic, Barroz frappa le dernier coup :

— C'est nous qu'on doit donner l'exemple... Il faut nettement différencier la propriété personnelle de la propriété collective... Oui !... Interdire rigoureusement le passage sur une terre communale, c'est faire acte d'autorité, de saine administration... C'est ce qui s'appelle conduire son dicastère...

La voix de Barroz montait et soufflait en tempête. Pareils à des épis assaillis par le vent, tous les municipaux ploierent l'échine. François-Ulysse Martaud essaya pourtant encore, avec quelle timidité, un retour offensif :

— Le moyen de ça interdire ?

— Le moyen ?... Un écrivain : *défense de passer, amende six francs*, rien de plus !... Je me charge de transmettre l'ordre au garde-champêtre. On est peut-être de taille à se faire obéir, ou quoi ?... Tonnerre !... Hein ?...

— Ça, c'est sûr !... opina le syndic.

Et l'interdiction fut votée.

Les municipaux retournèrent chez eux. La nuit était noire. Et François-Ulysse Martaud, sans trop élever la voix, expliquait les choses au syndic Moilloz :

— On a eu tort de voter cette motion... J'ai tout de suite dépisté la raison de cette manœuvre... Qui est-ce qui abonne Cabriot à des journaux, Cabriot, un niaffe qui ne sait seulement ni lire, ni écrire ?... Qui est-ce qui porte plainte contre Tavonne, à Lausanne, quand il ne s'éreinte pas deux fois par jour à charrier ces journaux jusque chez le Savoyard qui s'en sert pour envelopper ses tomes ?... Qui ?... Et pourquoi ?...

Alfred Moilloz poussa, en guise de réponse, un gromement qui pouvait prendre des sens très divers. D'une voix plus forte, car on marchait maintenant en rase campagne où les buissons sont indifférents aux propos des hommes, François-Ulysse Martaud poursuivit :

— Tavonne n'a plus qu'à s'aiguiser les jambes... Il traversait les prés de la commune pour trouver le coin où on peut franchir le ruisseau... Maintenant, inutile ! Oh ! il ne veut même plus essayer... Du moment que Barroz a le droit pour lui... Tavonne est bon, quand il ira chez le Savoyard, pour gagner le pont des Buttes. Avant ce pont, rien de fait !... Le ruisseau est encaissé en diable ! Des parois de molasse, de la terre glaise, des ronces, des marécages !... C'est toujours une course d'un quart d'heure... A l'aller, au retour, et deux fois par jour, c'est une heure de plus que ça le tient sur les routes. Sans compter qu'il lui faudra de bonnes chaussures, parce que le sentier est à l'ombre, moitié plein d'eau, de feuilles pourries... Oui ! On a fait de la belle besogne ce soir !... Enfin ! Il fallait bien en passer par là !... Barroz a déjà cassé les reins au ministre, au député, à l'assesseur... Ça fait que Tavonne doit bien sauter aussi !... Ce Barroz a une manière de nous prendre, de nous regarder... Il va tout de même trop loin... Oh ! souvent il a de bonnes idées. Il y voit clair. Il comprend les affaires... Mais, d'autres fois, il va trop loin !... Trop loin !... Inutile de soutenir le contraire !... Ah ! ce soir, syndic, vous auriez dû lui tenir tête...

Le syndic Moilloz s'arrêta pour allumer un cigare. La flamme de l'allumette, un instant, jeta sa lueur sur la route grise, sur la haie noire, sur les deux hommes aux visages placides. On se remit en marche. Sur un ton de voix mystérieux, le syndic répondit soudain à son compagnon :

— Oui !... Egalement, comme qu'on tourne les choses...

Il y eut un silence pendant lequel les pas sonèrent sur la route dure. Alors, pour la seconde fois, le syndic prit la parole :

— Voilà la bise qui se lève... Gare le froid !

* * *

Ce fut par la voix publique et quelques jours avant que l'écrivain menaçant eût été cloué contre un tronc d'arbre, à bonne hauteur et bien en vue, que Tavonne apprit le coup qui le frappait encore. De nouveau, cet homme doux eut une colère de lapin suivie d'un profond abattement. Ainsi donc, désormais, il faudrait gagner le pont des Buttes par un sentier fangeux, patauger dans la terre glaise qui colle aux semelles, descendre jusqu'au fond d'un vallon si marécageux que chaque empreinte de pied s'emplissait d'eau !

Assis dans sa cuisine, le buste ployé, Tavonne regardait fixement le feu, sur l'âtre, la lutte des cendres grises contre les braises rouges. Il se plaignait :

— Tout de même, ce Barroz, quelle sale bête ! Oh ; il est le plus fort !... Inutile de se débattre. Ça ne peut plus continuer... Cette fois, j'en ai assez. Demain matin, ils auront ma démission... Sale bête !

— Mon pauvre ami !... gémit Mme Tavonne. Et ta paie ?... Le magasin ne rapporte plus rien. Les enfants, il faut pourtant les élever...

Tavonne n'écouta pas. Ses pensées étaient plus noires que l'ombre qui s'amassait au coin de la cuisine.

— Je m'éreinte !... Je ne suis plus bon à rien en dehors de mes courses... Certains soirs, je dors debout... A courir tout le temps dans les prés mouillés, je ne peux pas me débarrasser de mes rhumes... C'est bon ! J'en ai assez de cette vie du diable !

Pitoyable, mais pressée par la dure nécessité, la femme contempla son homme, ses épaules tombantes, ses joues déçues.

— Sais-tu, Paul ?... Tu te moques pas mal de ce gros bœuf de Barroz... C'est ta démission qui le mettrait de bonne humeur !... Si tu tiens absolument à lui purifier le sang, tu connais le moyen... Tiens bon !... Ne laisse voir à personne que tu es embêté... Souviens-toi de ce que j'ai dit : avant un an, Emma me remplacera au magasin et je pourrai t'aider davantage ; avant qu'il soit longtemps, Jules quittera l'école. Tiens bon ! Lâcher le sac, la canne et la casquette,

belle idée !... As-tu seulement regardé Barroz, ces derniers temps ?... Dis, l'as-tu regardé ?... Il est rouge, violet, tout gonflé de sang, et les yeux hors de la tête, la nuque de la même couleur qu'une aubergine... Ecoute : avant six mois, Barroz sera sous l'herbe du cimetière et il ne te pourra plus rien et on vivra heureux !... Ça, c'est une affaire en règle !... Tiens bon !... Enterre-le ! Ah ! il vaut mieux souffrir le mal que le commettre, avoir bonne conscience et pas tant de cet argent dans les banques... Tiens bon !... Enterre-le !

Le facteur leva les yeux. Sa casquette, suspendue au mur, attendait vaillamment les nouvelles courses à l'air libre... Enterrer Barroz ?... Cette idée plut infiniment à Tavonne. Et il sourit, ragaillard.

— C'est vrai, tu as raison... Barroz crève de sang... Un jour, après dîner... rran ! pan !... il veut battre des bras, pousser un cri et s'allonger vivement sur le plancher... Avec les attaques d'apoplexie, ça ne traîne pas !... Tiendra bien qui tiendra le dernier !... Oharrette.

Prestement, la femme se leva. Elle avait insinué à son mari la solution la plus habile : le courage dans la gaîté. Bientôt, les braises ramimées jetèrent une vive lueur. L'eau chanta sur le feu et l'exquis parfum du café emplît la cuisine d'invites amicales.

...Trois jours plus tard, Tavonne se heurta donc à l'écrivain : *amende six francs*... Dédaigneux, il haussa les épaules et suivit le sentier qui brillait de clair soleil avant de s'enfoncer dans la forêt.

Devant sa porte, Cabriot attendait le facteur avec une intention : cette chevrette, brune et blanche, encore faible sur ses jambes, il ne savait trop où la loger la petite écurie était pleine. Alors ?... ce facteur qui bravait, pour lui apporter des signes dépourvus de sens, le vent, la pluie, la neige, l'accepterait sans aucun doute, cette chevrette aux yeux malins. Et Cabriot tenait à son idée d'autant plus qu'en face de Tavonne, pauvre, puisque son habit était rapiécé, quelque chose de très semblable à un remords le hantait.

— La trouvez-vous jolie ?... demanda-t-il.

— Qui ? interrogea le facteur.

— Cette chevrette, pardi !

— Oui... Pas tant mal...

— Eh bien !... Prenez-la, je vous la donne...

Seulement, ne le criez pas sur les routes...

Tavonne considéra le vieux berger de très humaine façon, car le pauvre homme, s'il était un peu crétin, n'était au moins pas hypocrite. Le facteur crut le moment favorable pour livrer un dernier assaut :

— Dites !... les journaux, qui est-ce qui vous les envoie ?... Ça n'a pas d'importance... On le gardera pour soi... C'est comme ça, pour savoir. Qui ?...

Instantanément, le berger s'effara. Et c'est sur un ton parfaitement idiot qu'il fit :

— Hein ?... Des journaux ?... Je ne comprends pas.

Tavonne s'irrita :

— Ah !... vous ne comprenez pas... Eh bien ! gardez votre chèvre. Vous l'offrirez à Barroz la rosse...

Et il partit. Cabriot resta seul près de son chevreau qui bêlait plaintivement.

— Bête seulement !... fit Cabriot à qui les mobiles qui font agir les hommes échappaient entièrement, car enfin que lui voulait-on avec ces journaux, ce tabac ?... Bête seulement. Tu ne seras jamais aussi fou que les gens !

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Miracle !...

Un seul

« Diablerets »

double l'appétit. Que désirer d'autre ?

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron